

Ce que nous sommes est là où nous étions

Bianca Joubert

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, B. (2008). Ce que nous sommes est là où nous étions. *Contre-jour*, (15), 41–48.

Ce que nous sommes est là où nous étions

Bianca Joubert

Je suis revenue au mois de mai.

Le cerisier de ma grand-mère était en fleurs. Les vivaces avaient, comme chaque année, revendiqué la place qui leur revient. Mais le jardin n'avait pas été semé. Des herbes folles l'envahissaient et les coussins de la balançoire étaient toujours dans le hangar.

Le grand sapin, planté le jour de ma naissance, me dépassait depuis longtemps en hauteur. Aujourd'hui, il avait mauvaise mine et penchait d'un côté, la moitié de ses aiguilles roussies par le soleil. Les lignes de la fausse brique des murs extérieurs de la maison s'étaient en partie effacées. Enfant, j'avais aidé mon grand-père à les dessiner une à une, tenant la corde crayeuse qui laissait une marque sur laquelle il peignait ensuite un trait bien droit.

J'ai hésité avant de gravir la première marche. Des fantômes s'agitaient derrière moi, à peine dérangés par le miaulement soudain de la chatte devenue obèse depuis. J'ai caressé sa tête afin de sentir quelque chose de vivant.

La deuxième marche a craqué un peu sous mon poids. Les autres se sont laissés enjamber comme au temps passé.

J'ai frappé à la porte trois fois. La moustiquaire était un peu déchirée par endroits, laissant entrer de grosses mouches noires. Je les voyais voler dans le salon, où rôdait l'esprit d'une famille désunie. Chacun de ses membres se tenait au garde-à-vous, prêt à m'assaillir à la première pensée.

Je pouvais apercevoir, à travers la moustiquaire, une rangée de cartes postales posées sur l'armoire. Je reconnaissais Nîmes, Dublin, Barcelone, Casablanca. Une femme pilant le mil dans un village du Sahel. La Vierge noire de l'église Sainte-Catherine, à Bruxelles. Le marché Kermel de Dakar. Les Massaïs du Kenya. Ma grand-mère avait placé dans l'ordre la correspondance provenant de mes pérégrinations dans un monde qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle recevait avec ferveur dans sa boîte aux lettres.

J'étais en Afrique lorsque j'ai appris le décès de mon grand-père. Un arrêt cardiaque, une déchirure fulgurante, irréversible. Il était assis paisiblement dans la balançoire lorsque tout s'est arrêté, sa main placée comme toujours à l'endroit du cœur. Pas même le temps de crier.

Il avait suivi de peu ma grand-mère, morte d'alitement prolongé et de manque de soleil. Il m'en reste une cicatrice sur l'âme, visible comme les scarifications des Mossis, qui m'ont offert leurs proverbes comme un baume face à la mort. *Le chagrin est comme le riz dans le grenier, tous les jours, il diminue un peu.*

*

Chez les musulmans, après la mort, on doit enlever tout ce qui rappelle la vie. Enterrer le plus vite possible.

À l'étage, je le savais, dormait un homme en train de s'enterrer vivant, de s'emmurer dans la maison qui l'avait vu naître et qui, probablement, le verrait mourir. Mon oncle.

L'idée du dépouillement n'était pas sienne. Au contraire, c'est parmi les amoncellements qu'il ensevelissait sa vie. Des montagnes de choses inertes, placées en tas dans tous les coins : bouteilles vides, vieux journaux, morceaux de plâtre provenant du plafond, contenants de nourriture... À la vue de la maison tombant en ruine, j'ai pensé à toutes ces années où mon grand-père avait escaladé des échafauds, en équilibre entre deux mondes, repeignant murs, toitures, pignons d'églises. Et à celles où ma grand-mère, à quatre pattes ou grimpée sur une chaise, avait astiqué son foyer pour son mari et ses six enfants, maintenant unanimes dans la discorde. *Dans un pays, si tout le monde marche sur un pied, fais comme eux.*

*

Au pays des Mossis, j'habitais une hutte de terre. Je m'y trouvais lorsque j'ai reçu l'écriture hésitante de mon grand-père, à la fin d'une lettre de ma sœur. À peine trois mots, mais c'était les premiers et les derniers qu'il m'écrivait, lui qui n'avait pas la parole facile. « *Salut la fille* ». Fille, fille, petite grande fille contemplant le vide de la mort au milieu des enfants jouant avec de vieux pneus.

Dans ce pays de brousse et d'humilité, le vent, le soleil, la pluie me suffisaient, surtout la pluie, qu'on accueillait toujours avec reconnaissance au Sahel. Loin de la civilisation dont j'étais issue, je m'étonnais sans fin de la joie de vivre ambiante. Les mains vides, de surcroît.

On dit parfois que les grands voyageurs fuient quelque chose. Se fuient eux-mêmes ou aspirent à se trouver. *Le léopard ne se déplace pas sans ses taches*. Cette psychologie de pacotille me laissait perplexe. J'avais l'audace de me sentir chez moi un peu partout. Mais au fond de ma carcasse, il y avait l'empreinte d'une maison de fausses briques derrière laquelle était planté un grand sapin.

*

J'oubliais toujours de demander à ma mère si ma grand-mère aurait voulu que nous allions lui rendre visite sur sa tombe et la couvrir de fleurs.

Cette dernière le faisait-elle pour la tombe de sa propre mère ? Je n'en n'avais pas souvenir. J'allais pourtant souvent me promener en voiture, avec mes grands-parents, dans le village où mon arrière-grand-mère était décédée, au bout de vingt-et-un accouchements. *Au bout de la patience, il y a le ciel.*

Mon oncle était le seul à habiter encore la petite ville de mon enfance et à pouvoir entretenir leurs tombes. C'était lui-même un fantôme qui pâlissait au fil des années, mais n'avait pas encore totalement disparu. Il se diluait dans l'alcool, des jours couleur chartreuse, des jours couleur houblon. Le blanc ou le rosé lui seyaient également à merveille, mais la transparence du gin et de la vodka faisait encore mieux : elle l'anéantissait, le libérait de son corps célibataire qui commençait à se faire vieux. De la bêtise de s'être fait arracher toutes les dents sans jamais avoir porté le dentier neuf resté dans son emballage. De celle de n'avoir pas payé les factures de téléphone et d'avoir coupé ainsi le fil ténu qui le gardait en liaison avec l'extérieur, un frère, une sœur, une téléphoniste, un livreur de pizza.

*

En passant la main par un trou de la moustiquaire, il était facile d'enlever le crochet de la porte. Un crochet qui avait peut-être mon âge, mais qui servait surtout depuis que mon oncle vivait seul dans la maison. Avec mes grands-parents, les portes étaient toujours ouvertes pour les visiteurs.

Je me sentais maintenant comme une intruse dans la maison de mon enfance, devenue temple de l'abandon. Sans soin, sans ordre, la maison contenait tout de même dans son cœur les reliques de ce que j'avais été, de ce que nous avons été.

Quelques rires s'échappaient même des poutres défraîchies et de la rampe d'escalier sur laquelle nous avons maintes fois glissé à répétition. Mes cousins, petits, se tenaient en rang dans l'escalier, prêts à en sortir en trombe un à un pour exécuter les chorégraphies apprises autour de la

grande table. Nos costumes de fortune, ramassés ça et là dans les garde-robes de la maison, nous servaient aussi à devenir matelots ou capitaines, selon nos aspirations, blottis entre les quatre pattes des chaises renversées. Ma grand-mère, trop bonne pour se plaindre, achevait les tartes dans une nuée de farine, devenant la brume qui engloutissait nos navires.

À l'étage se trouvait la chambre de celle-ci, côte à côte avec celle de mon oncle. Elle y avait emménagé une quinzaine d'années auparavant, lorsqu'elle avait décidé de faire chambre à part. Depuis sa mort, alors que tous auraient voulu garder ce sanctuaire intact, mon oncle déversait sa douleur partout, la répandait dans tous les coins, surtout dans cette chambre. Les effets personnels de la défunte y côtoyaient mégots, vieux ordinateurs et d'innombrables bouteilles de vin. *Le poisson doit s'enfoncer avant que l'eau du marais ne finisse.*

*

Arrivée au centre de la cuisine, je n'ai pu m'empêcher d'ouvrir le réfrigérateur, pour voir s'il contenait, comme du temps de mes grands-parents, des provisions à n'en plus finir et des plats alléchants. Poulet, fromages, gâteaux, fruits de mer ramenés de Gaspésie... À l'ouverture de la porte, aucune lumière et une odeur infecte de pourriture. J'ai refermé la porte aussitôt.

En des temps meilleurs, mon oncle revenait à pied de l'usine pour le dîner, sa place à table, toujours la même, l'attendant avec une immuabilité rassurante. Fourchette à gauche, couteau à droite, journal à portée de la main pour qu'il puisse lire en mangeant. Les ustensiles, le napperon, le grand verre n'étaient pour personne d'autre que lui et sa mère veillait à ce que l'on parle le moins possible pendant son repas. Il ne pouvait supporter qu'on lui adresse la parole durant cette demi-heure sacrée où sa tête se reposait du vrombissement des machines à tisser. Nous retenions notre souffle le temps que durait ces trente minutes. Ces minutes de vieux garçon capricieux, si fragile, si triste, si grand dans les jupes de sa maman, alors que nous aspirions à nous envoler. *Que celui qui n'a pas traversé ne se moque pas de celui qui s'est noyé.*

Non loin de la cuisine, se trouvait la chambre de mon grand-père. Elle contenait peu d'objets, mais son odeur y était toujours. Je n'ai pu la supporter très longtemps et j'ai refermé cette porte assez vite également, sentant les larmes venir. Ce n'était pas le temps.

On se demande souvent si on a été assez présent dans la vie de quelqu'un. Mon oncle, lui, avait été là jusqu'au bout pour ses parents. Peu importe ses raisons. *Si ton père prend soin de toi jusqu'à ce que tes dents poussent, prends soin de lui jusqu'à ce que les siennes tombent.*

L'endroit le mieux conservé était le petit salon d'invités qui donnait sur la rue. Lui seul contenait encore quelques germes de vie, avec nos photos figées sur les murs, dans un ordre imprécis.

Là, mon frère jouait au hockey. Là encore, ma sœur posait avec un énorme sourire où une dent manquait. Sur un autre cliché, ma mère, en robe de petite fille, semblait vouloir charmer l'œil de la caméra. Mon oncle, bambin, posait en noir et blanc, l'air timide en fermant les yeux sous le flash de l'appareil. Une dernière photo montrait toute la famille, des grands-parents jusqu'aux petits-enfants. Seul mon oncle se tenait à l'écart et sortait presque du cadre, alors que tous se serraient les uns contre les autres. *Un seul doigt ne peut prendre un caillou.*

Je savais pourtant qu'il nous adorait tous, à sa manière, mais aimer était pour lui quelque chose de trop gros, de trop difficile ; de terrifiant comme une espèce de monstre d'enfance qui nous pourchassé dans notre vie d'adulte. Un fantôme recouvert d'un drap blanc. Un clown au sourire diabolique qui nous poursuit avec sa hache dans un décor sans début ni fin.

Mais un jour, il faut allumer la lumière pour se rendre compte que le fantôme disparaît avec l'obscurité, et que le clown n'est qu'un mauvais souvenir de centre commercial. Chez mon oncle, la lumière n'était jamais allumée et la porte, toujours verrouillée.

*

La parole est comme l'eau : une fois versée tu ne pourras plus la ramasser.
Les proverbes, appris dans la lenteur des jours d'Afrique, n'en finissaient plus de défiler dans mon esprit.

Il me restait cet escalier interminable à franchir, pas à pas, jusqu'à... je ne savais trop quoi.

L'homme ne meurt pas, il se tue. Combien de fois ai-je fait ce cauchemar où mon oncle se tuait à coups de bouteilles sur la tête ?

L'arbre que l'orage va emporter ne voit pas le ciel s'assombrir.

Peut-être étais-je encore là, enfant, à jouer dans l'escalier recouvert de tapis, dont chaque marche devenait un monde en soi. Chaque marche comme une carte postale, un pays, une mer, un phare dans cet univers d'adultes très compliqué.

Dans cette maison, à chacune de mes respirations entraient les brises du passé, chargées de l'espoir naïf d'autrefois : tout ira bien, la vie sera merveilleuse, il suffit de partir vers un ailleurs lointain pour trouver... autre chose.

Rien ne bougeait, en haut. Les lumières étaient éteintes. *La nourriture du crapaud ne se trouve pas dans l'arbre : ce qui n'est pas à notre portée ne nous est pas destiné.*

À la neuvième marche, l'une de celles qui m'avaient servi à poser mon petit service à thé en plastique, en jouant à lire des livres que je ne comprenais pas encore, j'ai rebroussé chemin. Mon oncle se trouvait sur une branche que je ne pouvais plus atteindre.



Catherine Chaumont, *Barque hivernale*